

La dernière sanction

Sylvain Ansoux

Éditions ThoT
Roman

Né à Lyon, Sylvain Ansoux vit aujourd'hui à Grenoble. Il est enseignant en éducation socioculturelle au lycée agricole de La Côte-Saint-André. Son appétit insatiable pour la musique lui a donné l'envie d'animer des émissions de radio, d'organiser des concerts et de mener différents projets musicaux avec ses élèves. Il est l'auteur de cinq romans, dont quatre polars. Son dernier ouvrage *La dame du Charmant Som* a obtenu le prix du Jury du salon du livre d'Ébreuil en 2019 et a été sélectionné au festival de Cabourg sous la présidence de Bernard Pivot. Il a également obtenu le prix inter-ASMA décerné par le ministère de l'Agriculture en 2021.

« Si vous êtes neutres devant une situation d'injustice,
c'est que vous avez choisi d'être du côté de l'opresseur. »

Desmond Tutu

1.

Il n'y a pas de collège ni de lycée à Comelle. Pour étudier dans le secondaire, il faut s'éloigner de chez soi vers des agglomérations plus importantes. L'école gratuite, laïque et obligatoire, ça, on y a droit, mais seulement en primaire, entre les pavés de la place de la mairie et le bout de pelouse devant l'église. À Comelle, les jeunes enfants du village peuvent apprendre là où ils vivent. Les adolescents n'ont pas cette chance.

Engluée dans la France de la diagonale du vide, la cour de l'école, à l'ombre d'arbres centenaires, se dépeuple d'année en année. Les « anciens » s'y agglutinent l'été quand l'air chaud devient irrespirable. Ils apprécient son silence, sa fraîcheur, ses espaces ombragés. Sous le préau, les services techniques installent des chaises et des tables. Là, grâce aux murs épais faits de pierres humides et froides, les aînés respirent enfin, comme s'ils étaient au cœur d'une cave.

En été, les champs autour du village rôtissent sous un soleil de plomb. Sous les rayons caniculaires, tout brille, tout brûle autour de nous. Le blé dans les parcelles, les pelouses

du lotissement, la peau sensible de fillettes au teint laiteux. Le soleil n'épargne ni les hommes ni les animaux. Les agriculteurs tirent la langue. Leurs vaches se protègent sous les pommiers. Les poules ouvrent leur bec de manière démesurée, à la recherche d'un second souffle. Les chiens se détournent de leur gamelle d'eau tiède, nauséeux. Pour la plupart, nous sommes à moitié assommés. Certains d'entre nous, les plus faibles, quasi comateux. L'hiver, c'est la glace qui nous congèle. Les terres blanches, le pays jouxtant notre village, tirent leur nom de cette particularité climatique; chaud et irrespirable durant l'été, polaire et glacial à la morne saison.

Comelle, construit à flanc de colline, est un village traversé de part en part par une départementale. On y trouvait, il y a encore vingt ans, un bureau de poste, une boucherie, un coiffeur, une épicerie, une entreprise de transport, une usine de textile. Aujourd'hui, les façades servent de défouloir aux gamins désœuvrés. Ils viennent tirer dessus avec leur 22, quand ils ont fini d'ingurgiter leur 33.

En s'approchant par la route, le lotissement apparaît derrière le panneau signalant l'entrée dans la commune. Il disparaît derrière des haies, ne dévoilant les premières habitations qu'au bout d'une courte ligne droite. C'est là que nous habitons, mon fils et moi.

La période la plus agréable ici, c'est septembre, quand les dernières chaleurs de la belle saison sont balayées par le vent du nord. Les pluies vigoureuses nettoient les rues, rincant les prairies. La nature verdoie. Nous respirons enfin. Récompense

de l'automne. Le ciel bleu se révolte encore un peu, mais il ne peut masquer les odeurs de l'herbe mouillée, mélangées à celles des feuilles mortes et à la senteur enivrante des champignons. Il flotte dans les airs les effluves d'un monde nouveau.

Dès l'aube, le ballet des phares des véhicules illumine la départementale. Les adultes se rendent sur leur lieu de travail, dans les bourgades des alentours, ou plus loin encore. Des adolescents encore somnolents embarquent dans les bus du ramassage scolaire. Ils remonteront le long de la vallée, franchissant une hauteur, avant d'être happés par les lueurs de la ville. Les plus jeunes se rendront devant le portail de l'école, où les instituteurs les accueilleront. Il ne reste au village que trois agriculteurs. Tous les autres actifs se déplacent chaque jour.

En dehors de ce brouhaha quotidien qui ponctue nos matins et nos soirées, les journées sont plutôt paisibles à Comelle. Le silence qui y règne est même impressionnant. Depuis la salle de classe, on peut entendre se détacher les rares bruits des roues des tracteurs usant le bitume, les aboiements au loin d'un chien tirant sur sa chaîne, les corneilles chanter dans les branchages des marronniers de la cour. Parfois, le passage d'un avion à des kilomètres d'altitude nous parvient. La nuit, nous tendons l'oreille à la recherche de bruits inconnus dans ce silence tendu. Le vrombissement d'une mobylette venant choir contre les murs des maisons stimule nos sens en alerte. Quand vient l'obscurité, nous n'osons le dire, mais nous crevons de peur. Nous tremblons pour le pas d'un retardataire sur les parterres de feuilles mortes, pour le

feulement d'une chatte en chaleur réfugiée sous un auvent, pour un éboulis de terre ravinée par la pluie.

Auparavant, entre chien et loup, à l'heure où les fumées des cheminées se confondent avec le ciel grisâtre et que l'intérieur de nos chaumières bruit de nos activités de début de soirée, nous échangeons des conversations avec ceux qui reviennent de l'extérieur du village. Nous passons d'une pièce à l'autre et chacun raconte sa journée de travail ou d'étude, donnant ici et là des informations parcellaires concernant la marche d'un autre monde, celui d'horizons plus bigarrés et plus vivants nous apparaissant tantôt séduisants, tantôt effrayants. Nos voix engluées dans nos monologues se perdent entre le ronronnement de la connexion wifi, le chuintement des chaînes d'information en continu, le crépitement du four à micro-ondes réchauffant un repas vite englouti devant nos écrans respectifs.

C'est peut-être à cause de cette cacophonie que je ne t'ai pas entendu, mon fils, tomber du toit. Les voisins m'ont dit qu'il y a eu un cri suivi d'un grand choc, mais les murs de la maison les ont comme amortis, atténués, et je n'ai rien perçu de ton suicide. Tu avais gardé tes chaussons et c'est la première chose que j'ai remarquée quand je t'ai découvert. Bien après, je me suis dit que cette fin programmée et choisie te ressemblait. Tu avais toujours été un enfant discret, voire effacé, et je n'aurais pas dû être surprise, Luca, que tu sois mort dans le silence de l'automne.

2.

Les mois suivants, j'ai pris des cachets sans pouvoir m'arrêter. Je voulais sombrer dans une léthargie chimique pour ne plus jamais me relever. Oui, j'ai voulu mourir, car je n'avais plus assez de larmes pour te pleurer, mon garçon. J'ai longtemps cherché à comprendre ce que j'avais raté ce soir-là. Encore aujourd'hui, il m'arrive de reconstituer le fil de la tragédie en essayant de me souvenir de chaque détail. Quand l'un d'eux me revient, il s'enroule autour de mes pensées, comme quand j'essayais de percer tes secrets jusqu'à en devenir folle. Du sac de cours que tu déposes à l'entrée, de ton air impassible quand tu me salues avant de te réfugier dans ta chambre, de ta musique qui sort de ton enceinte Bluetooth, des derniers mots que je t'ai adressés, te demandant de faire tes devoirs.

Parfois, c'est un fragment de souvenir qui vient me cogner au moment où je m'y attends le moins. Dans la file de la caisse du supermarché, il me prend une douleur derrière la tête qui titille ma mémoire et me rejette en dehors de la communauté des hommes. Tu aurais dit : « Maman, tu es en mode zombie. »

Plusieurs semaines d'affilée, j'ai disséqué chaque élément, au point de me perdre en essayant de rembobiner le film de cette soirée tragique. J'aurais voulu trouver un bouton pour mettre sur pause et reprendre quand tout avait basculé. Souvent, j'imagine pouvoir changer le cours de l'histoire. C'était le cas la nuit dernière, quand je me suis vue monter sur le toit pour te raisonner, pour te dissuader de commettre cette folie.

Chaque fois, je veux croire que ce ressassement va cesser, mais ce questionnement insoluble revient dans la moiteur de la nuit sans sommeil. Cette question qui me tenait éveillée jusqu'à l'aube, le proviseur de ton lycée l'avait clairement énoncée lors de ton passage devant le conseil de discipline.

— Pourquoi, après avoir passé à tabac votre camarade, êtes-vous allé dans les WC afin de vous nettoyer plutôt que de signaler votre coup de sang passager ? Les WC sont à l'autre bout du lycée et vous deviez passer devant la vie scolaire. N'importe qui aurait songé à prévenir le CPE ou un adulte, c'était logique. Mais pas vous. Vous avez poursuivi votre chemin en vous cachant. Vous ignoriez alors que les blessures infligées à votre collègue étaient superficielles. Elles auraient pu être très graves, mais vous avez préféré, sans jeu de mots déplacé, vous en laver les mains plutôt que de lui porter assistance. Vous vous êtes acharné à faire disparaître le sang de vos phalanges et de vos habits. Avouez que c'est un peu bizarre ! Ce qui m'inquiète, Luca, c'est votre désinvolture devant un acte qui, rappelons-le, aurait pu avoir des

conséquences dramatiques. Que recherchiez-vous, Luca, en vous comportant de la sorte ?

Tu n'avais su lui répondre que par un silence buté. Face à ton mutisme, il s'était agacé.

— Arrêtez de vous défiler, monsieur. Regardez-moi et répondez.

Sa voix claire devait avoir l'habitude de porter et de faire trembler les murs. Elle semblait n'exiger aucun effort de sa part. De sa personne se dégageait une autorité naturelle qui dépassait sa simple fonction. Toi, mon Luca, c'était tout l'inverse. Ta voix si faible ne s'écoulait que comme un filet d'eau tiède, en se perdant dans des balbutiements. Du haut de tes quinze ans, tu ne savais te défendre qu'en regardant de côté ou en esquissant un sourire bête et inapproprié. Les invitations répétées du proviseur à t'expliquer sur les motivations de ta transgression des règles de l'établissement au lieu de t'inciter à parler t'enfermaient dans le silence. Le proviseur, secondé par le conseiller principal d'éducation, se tenait à l'affût, guettant le moindre faux pas. À la manière d'un chasseur tenant sa proie dans son viseur, il te traquait sans relâche, persuadé d'obtenir enfin des explications ou de confronter tes mensonges à la réalité. En toi, je sentais palpiter des sentiments contradictoires. Ton envie de livrer ta version se heurtait à ta volonté farouche de garder ton secret. Pris dans ce piège infernal, tu n'as eu d'autre solution que de garder ta bouche close et de privilégier les aspects les plus taciturnes de ton caractère. De cette fuite ne pouvait advenir qu'un désastre.

Au lieu de donner satisfaction, tu te contentais de regarder fixement un point imaginaire quelque part derrière les têtes des délégués censés te représenter, mais qui, au fond, n'en menaient pas large.

Pour la première fois depuis des semaines, j'ai eu pitié de toi. Nous étions en froid depuis « l'incident » qui t'avait conduit devant ce conseil de discipline. Il n'est jamais agréable pour un parent d'être convoqué de la sorte. Responsables, nous, parents, sommes forcément un peu coupables. Dans un premier temps, j'avais refusé d'être présente à ce qui s'apparentait à un procès pour coups et blessures. Je te suppliais d'enfin assumer tes actes, d'avouer la vérité, mais tu restais de marbre, sourd à mes revendications.

À force de discussion, la direction du lycée m'avait retournée comme une crêpe et convaincue de l'importance de siéger à ce conseil. L'adjoint m'avait alertée sur un point : si je devais accepter de t'y accompagner, c'est que se jouait, au vu de la gravité des faits reprochés, non seulement la pérennité de tes études et donc de ton avenir, mais également le risque de poursuites devant la justice si tu t'obstinais à nier les évidences.

J'ai voulu parler, mais le proviseur, qui avait pris ton attitude peu coopérative pour un affront (c'était bien compréhensible), a repris la parole avec davantage de véhémence.

— À ta place, Luca, je répondrais et je cesserais de nous prendre pour des imbéciles. Tu nous as assez fait perdre de temps avec tes bêtises.

À ces mots, tu as enfin osé regarder ton accusateur. Le tutoiement t'a fait redresser brusquement sur ton siège. J'ai cru que tu allais exploser, te lever avec fracas et sortir de la pièce en insultant la terre entière. Je connaissais ton tempérament éruptif, ta nature impulsive héritée de celle de ton père, et j'ai mis ma main sur ton bras, comme pour t'empêcher de commettre une erreur. Tu t'es lentement, mais fermement dégagé de ma poigne. J'ai compris que, dans la mesure du possible, tu voulais faire face avec dignité et sans esclandre.

Le proviseur, remarquant un changement dans ta posture, a poursuivi.

— Reprenons calmement. Après avoir frappé votre camarade de classe dans les toilettes du bâtiment A, vous êtes sorti puis vous avez couru jusqu'aux WC du bâtiment B, où vous avez nettoyé vos vêtements ainsi que vos phalanges du sang de votre victime. Vous vouliez être « *clean* » avant de retourner en cours. C'est ce que vous avez déclaré aux assistants d'éducation.

À cet instant, madame Thomas, la professeur principale de ta classe, a levé les yeux au ciel, comme si un évènement dépassant l'entendement venait de se produire. Après une courte pause, le proviseur a retroussé sa lèvre supérieure avant de prononcer de nouveau le mot *clean* en ajoutant :

— Si je traduis vos propos en français, vous vouliez être propre pour retourner en cours de physique-chimie, ni vu ni connu. Vous espériez vraiment vous en tirer ainsi ?

Sa question, volontairement provocatrice, attendait une réponse de ta part, puisque le proviseur s'est immobilisé

quelques secondes afin de te donner l'occasion de t'expliquer. Au lieu de cela, absorbé par tes propres pensées, tu as une nouvelle fois regardé dans le vide. Le représentant du personnel, monsieur Fasquel, un homme chauve et barbu que je n'avais jamais vu auparavant (plus tard, j'apprendrai de ta bouche qu'il s'agissait de ton professeur d'histoire, une des rares matières où tu excellais), a dit :

— Ce que nous ne comprenons pas, Luca, c'est pourquoï avoir arpenté tout le lycée dans tes vêtements ensanglantés alors que tu aurais pu te nettoyer sur place ? Les couloirs, au moment de la récréation, sont noirs de monde, pourtant cela ne t'a pas arrêté. Tu aurais voulu alerter la terre entière sur l'acte que tu venais de commettre que tu ne t'y serais pas pris autrement.

Le proviseur a quitté sa place quelques instants pour se rapprocher du CPE, qui lui a glissé un bout de papier. Face à nous, dans ce qu'il convenait d'appeler le jury, tous les membres scrutaient son déplacement avec gravité.

Au lieu de reprendre sa place au centre des tables disposées en U, il est resté debout, un de ses bras le long du corps tandis que l'autre tenait ta déposition. En qualité de représentant de l'autorité, il savait que sa voix comptait et pouvait emporter leur décision. Il ne faisait aucun doute dans mon esprit qu'il était décidé à te chasser de son lycée, toi, le vaurien, qui venais de ternir la réputation de son établissement de la plus odieuse des manières. L'adjoint avait insisté, au moment de ton inscription, sur la rareté des convocations devant le conseil

de discipline. C'était une procédure devenue exceptionnelle, tant les familles procédurières contestaient les décisions devant les services juridiques des rectorats. Et le plus souvent, elles obtenaient gain de cause. Il y avait une certaine jubilation chez ce proviseur à voir que, enfin, une affaire aboutirait à une exclusion définitive sans que la possibilité de recours si fréquemment dévoyée puisse cette fois-ci être enclenchée. Ton histoire semblait laver les affronts précédents.

Le proviseur t'a de nouveau regardé avec insistance, puis il t'a demandé :

— Vous rappelez-vous ce que vous avez dit lorsque l'assistant d'éducation vous a posé les mêmes questions peu de temps après l'agression dont vous vous êtes rendu coupable ?

Tu as haussé les épaules, les yeux toujours dans le vide. Le proviseur a repris son monologue.

— Vous étiez plus bavard alors. Je lis votre déclaration : « Ça me gênait de rester auprès de Marius, de le voir amoché, et surtout je ne supportais pas de l'entendre geindre. »

Il a laissé passer un moment de silence, afin que toute l'assistance s'imprègne comme une éponge des saletés que tu avais prononcées sous le coup d'une montée d'adrénaline. Le plus terrible, c'est que je demeure persuadée que tu étais sincère. Tu n'avais jamais supporté les cris, les gémissements, ce que ton père appelle des jérémiades. Enfant, quand un de tes amis pleurait, tu te mettais les mains sur les oreilles en fuyant à l'opposé de la source de désagrément. Tu finissais toujours par m'appeler pour me demander de quitter les lieux.